

Isabelle STOUFFLET

...qui va découvrir le rôle de collabo qu'a joué son grand-père, même de bourreau puisqu'il travaillait dans un camp d'extermination et c'est un roman superbe qui dépasse aujourd'hui les 50 000 exemplaires, pourtant sur un sujet dont on pourrait penser qu'il a déjà beaucoup été traité. Là, il y a donc forcément un talent d'auteur derrière.

En troisième position on trouve *Maboul à zéro* de Jean-Paul Nozière, un roman qu'on pourrait qualifier de social, vous connaissez sans doute les romans de cet auteur qui écrit beaucoup pour la jeunesse. Il décrit ici une famille maghrébine extrêmement attachante.

On trouve ensuite *Junk* de Melvin Burgess, que vous connaissez sûrement, qui est devenu le roman de référence sur la drogue en littérature jeunesse.

Enfin, *Cher inconnu* de Berlie Doherty, qui évoque une jeune fille de 15 ans qui devient mère et qui écrit à son enfant. On voit bien que les succès sont aussi variés que possible et prennent des formes extrêmement différentes et inattendues.

Corinne ABENSOUR

On reviendra certainement là-dessus dans la discussion. C'était intéressant d'avoir cette présentation de l'adolescence avant de poursuivre.

Je vais demander à Charlotte Ruffault de nous parler de la façon dont les adolescents choisissent leurs livres. On a vu un peu les livres en tête dans votre collection, mais c'est intéressant de se demander comment ces livres arrivent parfois au statut de best-sellers, comme *Fascination*, mais aussi comment ils s'implantent. Est-ce que ce sont des recommandations entre pairs, quel est le rôle des médias, de la prescription scolaire ?

Charlotte RUFFAULT

C'est très intéressant de positionner sur l'adolescent, parce que c'est vraiment lui qui fait son choix, c'est réel, on n'impose pas un livre à un adolescent. Je dirais que le statut d'adolescent a beaucoup évolué ces vingt dernières années, ça monte en âge. En gros, sachant lire, il y aurait une première tranche d'âge de 6 à 9 ans, et à 9 ans, soudain on est adolescent. C'est tout récent, ça date de ces cinq dernières années, j'ai pu le constater sur les Bibliothèques roses et vertes, autrefois c'était une collection très populaire, mais qui était lue uniquement en impulsion d'achat par les enfants jusqu'à 12 ans. Quand je suis arrivée, il y a environ six ans, Titeuf était lu jusqu'à 10, 11 ans, aujourd'hui c'est 7 ans. Un peu moins sur la Bibliothèque verte, parce que ce sont plus les garçons. En tous cas sur la Bibliothèque rose, les parents l'achètent très tôt, ça, c'est le côté j'habille mon enfant plus grand, ils commencent vers 4, 5 ans et s'arrêtent définitivement à 9 ans. Pour moi, c'est un étonnement. Avant on avait des livres qui allaient presque jusqu'à l'entrée au collège, mais là c'est 9 ans.

À partir de 9 ans on voit des enfants capables de lire des pavés de 400 pages, d'un coup. C'est-à-dire qu'on passe du 96 pages au 400 pages et ça, c'est très important parce que le 400 pages s'adresse à l'adolescent et l'adolescent commence dans la tête des parents très tôt, vers 9, 10 ans.

Là, on va l'emporter pendant longtemps, tant qu'il est à la maison, et encore ensuite. Pour d'autres raisons aussi, notamment parce que la littérature adulte ne propose pas ce que propose la littérature jeunesse.

Entre 10 ans et 30 ans, c'est ça la littérature adolescente.

Ce qui est assez récent ce que ça s'est beaucoup sectorisé, ils fonctionnent maintenant par petites communautés de lecteurs. Je rejoins Isabelle Stoufflet ici, si l'offre était à ce point-là hystérique, monomaniaque, on pourrait dire qu'il n'y a que ceux qui aiment la fantasy qui liraient de la fantasy. Or, il n'y a pas du tout que de la fantasy et il y a beaucoup de communautés de lecteurs. Ils fonctionnent en se prescrivant eux-mêmes les livres, vous devez tous le savoir. On ne peut pas imaginer un succès qui fonctionne sans eux et on ne peut pas le provoquer, nous adultes.

Ce sont les lecteurs qui élisent les succès. Il y a des livres qui rencontrent un succès qui peut durer longtemps parce que la communauté se le passe longtemps, mais pour autant cela n'entraîne pas un succès phénoménal à un moment donné.

Le succès phénoménal à un moment donné, il va grossir doucement, au début c'est une petite communauté. C'est le cas pour Stephenie Meyer. Au départ, ce sont même des fans, que nous avons repérés sur Internet parce qu'ils se communiquent tout sur Internet. Il n'y a jamais eu autant de discussions de livres sur Internet. Ce succès de Stephenie Meyer est né au départ d'une communauté de l'écrit, de blogs et on a vu la montée en puissance d'un blog en particulier. Cela nous a beaucoup troublés. On voyait bien que le livre dépassait ces 7 000 exemplaires en année 1. Pour vous donner une idée, une nouveauté peut se vendre, la 1^{ère} année, entre 800 exemplaires - en dessous c'est difficile - et, pour la grande majorité, entre 1 800 et 3 000 exemplaires. Quand on commence à franchir en année 1, la barre des 3 000 exemplaires, ça veut dire que la communauté est un peu plus grande. Un succès c'est un peu comme une rumeur, qui peut se transmettre dans la cour de récréation, sur Internet, au CDI ou à la bibliothèque. La barre des 10 000 exemplaires représente un succès. Quand on la franchit on aborde le best-seller et on le voit apparaître dans Livres Hebdo. C'est aussi important de savoir comment il est monté de 3 000 à 10 000, voir au million : c'est la rumeur, c'est le bouche-à-oreille. J'entends tout le temps la notion de bouche à oreille et pour moi ça n'a rien à voir avec le succès. Le marketing accompagne ça, car lorsque l'on a repéré des communautés sur Internet, on peut communiquer. Il faut savoir qu'on est face à des phénomènes nés avec *Le seigneur des anneaux* et Harry Potter, de gens qui sont des fans et qui animent toute cette communauté, qui lui fournissant des informations sur l'auteur, sur l'univers, sur des secrets qu'ils auraient trouvés. Ce qui est très nouveau aussi, c'est qu'ils relisent plusieurs fois ces ouvrages, c'est quelque chose d'important à comprendre pour la notion de succès, pourquoi relisent-ils ? Parce qu'ils dénichent des choses qu'ils n'avaient pas vues et qu'ils vont vite transmettre à la communauté. Voilà comment fonctionne cette drôle de recette du succès, c'est tout sauf du marketing. Par contre le travail de l'éditeur c'est de le propulser, quand on dépasse les 10 000, 15 000 exemplaires on peut aider en remettant en place dans la librairie, en faisant attention que le livre soit présent partout et en communiquant par publicité le fait que cet ouvrage a rencontré beaucoup de succès auprès des lecteurs. Mais ça se passe après et pas avant.

Corinne ABENSOUR

Je vous redemanderai d'intervenir ensuite sur la prescription, puisque nous y viendrons avec les formatrices d'IUFM. Les livres dont vous avez parlé, l'une et l'autre, ne concernent pas les livres prescrits qui représentent pourtant, pour certain d'entre-eux, des ventes très importantes, je pense dans votre catalogue à Odile Weulersse par exemple. C'est un autre canal que celui de la rumeur.

Charlotte RUFFAULT

Pour dire très vite, dans un cas, celui dont j'ai parlé ce sont les lecteurs eux-mêmes qui élisent les succès. Dans l'autre cas, c'est l'enseignant, c'est toute la nuance. Ce ne sont pas les mêmes livres. Cela arrive parfois, mais c'est assez rare. Effectivement il existe aujourd'hui à peu près 200 livres qui fonctionnent comme des best-sellers et qui ont été élus par l'Éducation nationale d'abord parce qu'ils font partie des listes mais certains y entrent car il y a un travail de l'éditeur pour les transmettre aux enseignants qui les élisent.

Corinne ABENSOUR

Une des difficultés sur laquelle j'espère que vous reviendrez, c'est justement le fait que dans la majorité des cas les livres qui sont élus par les adolescents et qu'ils se transmettent ne sont pas les mêmes que ceux que les professeurs prescrivent.

Je voudrais donner la parole maintenant à Anne-Laure Bondoux, auteur à qui j'ai proposé de parler. Dès hier nous avons souligné l'importance des rencontres entre les adolescents et les auteurs, pour donner le goût de la lecture. Vous avez cette pratique de la rencontre avec des ados et nous avons entendu ce que les éditeurs savent des ados. Vous, vous savez d'autres choses par le biais de ces rencontres. Pourriez-vous nous parler de leurs attentes de lecteur et de ce qu'ils vous en disent ?

Anne-Laure BONDOUX

C'est vrai que mon expérience va être extrêmement personnelle. Elle est plus de l'ordre du témoignage, je n'ai donc pas de statistiques à vous donner. Ma perception des adolescents remonte à quelques années maintenant, depuis que je me déplace dans les établissements scolaires, particulièrement en collège et aussi en lycée professionnel. Nous sommes rarement invités en filière générale. J'ai accumulé au fur et à mesure des années, des anecdotes, des rencontres et puis une espèce de sentiment, qui vaut ce qu'il vaut mais j'aimerais vous en faire part.

J'aimerais commencer par une petite anecdote, qui m'a fait réfléchir. J'étais dans une Terminale BEP Secrétariat, devant des jeunes filles qui avaient 17, 18 ans, qui avaient fait l'effort de lire quelques-uns de mes livres. Pour terminer la rencontre, je leur propose de leur faire un peu de lecture, chose que je fais de plus en plus et vous comprendrez pourquoi. Elles m'avaient toutes expliqué qu'elles n'étaient pas lectrices, qu'elles avaient lu mes ouvrages parce que je venais et qu'elles y avaient pris du plaisir mais ce n'étaient pas leur univers. Je leur propose de leur lire le début d'un roman qui n'était pas encore paru, *Le temps des miracles*, qui est sorti maintenant. Je commence à lire et je sens que l'attention est très forte donc je leur demande si je dois continuer et elles me disent oui. Évidemment nous n'avons pas pu aller au-delà de 3,4 chapitres, mais il y avait à la fin dans leurs yeux une sorte d'étonnement et l'élève qui était la meneuse, et qui avait beaucoup parlé pour m'expliquer que la lecture c'était pas son truc, prend la parole et me dit que c'est vraiment bien quand je lis, car je mets le ton et du coup on comprend tout. Elle m'explique que quand elle lit dans sa tête, elle lit tout droit. J'ai trouvé ça extraordinaire, j'ai compris évidemment ce qu'elle voulait dire par là. J'ai constaté, que ce soit de bons lecteurs ou des lecteurs peu aguerris, que la lecture orale est vraiment un passeport vers le plaisir de découvrir un univers, des personnages, de donner de la vie. On a très peu cette tradition en France, car on considère que le lecteur doit être seul avec son texte, justement que c'est ça l'effort de lire et que c'est leur hacher le travail que de se mettre à leur lire un texte à voix haute. Je trouve que c'est dommage de ne pas déclencher un appétit de lecture, voire aller jusqu'au bout d'un ouvrage, c'est très précieux. Il y a d'autres pays où c'est une tradition beaucoup plus implantée, comme en Allemagne où les gens viennent, adultes, enfants, à des lectures. C'est un moment de partage fort et on devrait mettre l'accent là-dessus en France.

Pour compléter ce qui a déjà été dit au sujet des ados, pour ma part, je n'écris ni des best-sellers ni des livres très prescrits, même si d'après la définition de Charlotte Ruffault, je rentre dans la case. Mes livres sont peu prescrits dans le cursus scolaire, en revanche, ils rentrent par la petite porte, les profs de français trouvent du plaisir à les lire et les font découvrir à leurs élèves. Petit à petit mes livres se sont peu à peu installés au collège, donc s'ils sont découverts par les jeunes c'est par l'intermédiaire d'un adulte, soit des libraires, soit des professeurs qui vont faire office de passeurs. Mes livres sont en effet difficilement identifiables, je pense. Ils n'appartiennent pas à des cases très définies. Je n'écris pas dans des genres très précis, c'est souvent à la frontière de plusieurs genres, donc un accompagnement des adultes est nécessaire pour les faire découvrir.

Après, des petites communautés peuvent se mettre effectivement en marche, je l'ai constaté pour *Les larmes de l'assassin*, j'ai repéré sur Internet de petites discussions, c'est un livre qui subit ce que Charlotte Ruffault décrivait tout à l'heure, c'est-à-dire ce phénomène de petites communautés comme ça.

Corinne ABENSOUR

Est-ce que ces discussions sur Internet et ces rencontres avec les adolescents ont un aval sur votre écriture ?

Anne-Laure BONDOUX

Lorsque j'écris, j'essaie de ne pas penser aux lecteurs. Je suis avant tout avec moi-même et avec mon univers, souvent en lutte d'ailleurs. Ça demande beaucoup de concentration, je pense peu aux lecteurs parce que j'essaie de préserver le plus possible la fraîcheur et la spontanéité de ce que j'ai envie de dire, sans me préoccuper de savoir si ça va rencontrer un écho fort ou pas. Ensuite, quand j'ai fini et quand je fais lire à l'éditeur on peut se poser la question de savoir si ça va être accessible, compréhensible, mais j'ai envie de conserver une force de proposition très personnelle. Pas de m'inscrire dans un phénomène de mode parce que ça ne me correspond pas en tant que lectrice ni en tant qu'écrivain. J'ai envie de creuser mon propre sillon tant qu'on me permet de le faire.

Corinne ABENSOUR

Je voudrais faire la transition naturelle entre ce que vous venez de dire sur l'oral et la façon dont les professeurs peuvent lever les freins. D'autant que ce que nous venons de décrire concerne plutôt des lecteurs experts, boulimiques, qui peuvent lire des ouvrages de plus en plus gros, de plus en plus tôt. Nous avons à côté des ados qui ne lisent rien. Comment concilier le travail avec des publics aussi différents et comment fait-on pour lever ces freins ? Anne-Laure Bondoux a proposé le passage par l'oral, est-ce qu'il y a d'autres voies ?

Françoise GIROD ou Chantal BERTAGNA ?

Moi je suis professeur dans un collège centre-ville, ce qui n'a pas empêché ma classe de me tenir les mêmes propos que ceux qui ont été tenus à Danièle Sallenave et qui ont donné le titre de son livre : Nous on n'aime pas lire. Le paradoxe va encore plus loin que cela à mon avis, les mêmes ados qui peuvent avaler 400 pages refusent parfois de lire les livres de littérature avec un L majuscule. Le problème pour nous ne va pas être de leur redonner le goût de lire mais de leur redonner le goût de la lecture au sein du milieu scolaire. Notre mission est de leur faire lire un certain nombre de choses, car cela assurera leur succès scolaire et les ouvrira à leur imaginaire, à la connaissance et à l'expérience du monde. C'est tout ce paradoxe qu'il faut essayer de traiter : analyser quels sont ces freins, trouver des démarches en réponse à cela. Je vous proposerai des exemples pour illustrer chacune de ces démarches.

- ✚ Premier frein : les élèves considèrent la lecture comme une contrainte scolaire à partir du moment où, c'est le professeur qui parle de lire. Les sacro-saintes fiches de lecture, QCM et autres stratégies pédago-didactiques ont sévi et les ont dégoûtés de la lecture. Ils considèrent que la lecture c'est savoir si le personnage a tué avec une arme à feu ou une arme blanche parce que c'est ce qui est demandé dans le questionnaire ou alors pouvoir aligner les noms de tous les personnages. Si la lecture est considérée comme une contrainte - et je suis d'accord avec vous, avec des ados, on ne peut pas passer en force, sinon ils ne lisent ni n'achètent le bouquin - il faut trouver des situations qui paraissent moins scolaires, plus ludiques, plus créatives pour briser cette impression de carcan que peut donner la lecture dite scolaire. Cela veut dire ouvrir le champ des lectures à des ouvrages non prescrits. Voici que j'ai vu faire une de mes stagiaires : faire rendre compte des lectures par un carnet de jeux, de charades, de rébus, on pose des questions aux autres sous forme de jeux. Pour ma part, en imitant une autre de mes stagiaires, l'année dernière je leur ai fait réaliser un abécédaire des poètes. La seule contrainte était d'être le plus créatif possible. Ils choisissent des lettres qui représentent des éléments marquants de l'œuvre ou de la vie de l'auteur, avec citation à l'appui. Le résultat a totalement dépassé mes espérances. Entre les carnets un peu kitsch, genre journal intime, que m'ont fait certaines filles, des papyrus/parchemins, j'ai eu aussi une bouteille d'absinthe, des présentations informatiques avec Powerpoint et MediaPlayer, des choses extrêmement riches et qui, au-delà de l'apparence, rendaient vraiment compte de l'univers des poètes.
- ✚ Deuxième frein : la lecture leur semble pesante parce qu'ils y voient une activité solitaire, en tout cas dans la représentation qu'ils en ont dans le cadre de l'école. Il me semble qu'un professeur doit aller, là aussi, contre ces représentations erronées et créer des situations de partage et d'échange. Celles-là même qu'ils ont dans les blogs que vous évoquiez. Depuis des lustres maintenant, j'ai institué en parodiant le titre d'un sujet de brevet, l'émission radiophonique de mon collègue, qui n'existe pas réellement bien sûr, et qui s'appelle « Coup de cœur, coup de griffes ». Elle a lieu tous les 5, 6 semaines et je ne prescris rien, ils doivent tous choisir un livre et le but c'est d'en parler et de faire partager ses émotions par rapport à sa lecture, en lisant notamment des passages de manière expressive, et de donner envie aux autres de lire. Le succès c'est quand le livre passe de mains en mains. Je joue le jeu, je n'ai pas lu tous les livres dont ils parlent et je les emmène à la fin de la séance. Ils me demandent toujours : « Madame, comment vous arrivez à tout lire ? » Je ne vous cache pas que je fais ce que m'a expliqué un jour un prof en seconde, je lis 10 pages au début, au milieu et à la fin, et ça me permet de me faire mon idée et si ça me plaît, de découvrir des livres. Cette dimension de partage et d'effort est donc dans les deux sens.
- ✚ Troisième frein : la longueur des livres. « Madame, ça fait combien de pages et est-ce que c'est écrit gros ? » Quel est le professeur qui n'a jamais entendu cela ? Je me suis amusée dans mes « coup de cœur, coup de griffes », quand j'ai su que je prendrai la parole, à noter la longueur des livres qu'ils lisaient d'eux-mêmes. Je retrouve ce qui a été dit, c'est-à-dire que ça va de 150 à 600 pages, et la moyenne doit tourner autour de 180. Ce que j'en tire comme leçon en tant que professeur c'est que ce qui pose problème c'est la lecture d'œuvres classiques, patrimoniales. Nous retrouvons dans leur tête la scission que nous avons évoquée tout à l'heure. Mon rôle va être de faciliter l'accès à cette littérature, parce que ça fait partie de ma mission. Pour cela, je préfère la succession d'œuvres courtes aux gros pavés. Parce que si on lit trois fois 100 pages, au niveau scolaire, c'est la même chose que lire le pavé de 300 pages. Un autre moyen est d'alterner ses œuvres classiques courtes avec des plus longues mais plus accessibles. Là, je ne fais pas de distinction entre la littérature de jeunesse et celle pour adulte, que ce soit La chambre des officiers, En attendant minuit, etc.
- ✚ Quatrième frein : le décalage culturel entre les élèves et le texte. Tout un implicite culturel qui leur échappe. Soit qu'ils méconnaissent le vocabulaire, soit qu'ils méconnaissent les référents. Pour cela, j'utilise beaucoup les ressources d'Internet et du multimédia, pour les faire accéder plus facilement à l'univers des auteurs. Le site de la BNF offre

quantité de possibilités en la matière. Mais on a parlé tout à l'heure des blogs des élèves, il y a aussi ceux des auteurs contemporains. Envoyer les élèves consulter ces sites, c'est d'abord montrer aux élèves qu'un écrivain ça vit, ce ne sont pas simplement des vieux confits dans le formol. On peut même communiquer avec eux et ça désacralise les écrivains et leurs écrits.

✚ Cinquième frein : le manque de méthode, d'analyse. C'est normal qu'ils en manquent car c'est le résultat d'un long apprentissage, pour lire de façon littéraire une œuvre intégrale, il faut des méthodes. Tous n'en ont pas, même dans les milieux privilégiés, et c'est à nous, professeurs, de les leur donner. Il faut d'abord avoir à l'esprit que c'est un de nos objectifs d'apprentissage et pour cela il faut commencer par des choses concrètes. Comment feuilleter un livre, le survoler, comment corner les pages, mettre des marque-pages, écrire des choses dessus au crayon, se repérer pour chercher des éléments dans le volume. Pour bon nombre d'élèves, ce ne sont pas des gestes naturels. Par ailleurs, il faut organiser le travail en groupes, pour qu'ils s'épaulent les uns les autres, cela permet de gagner du temps et de circuler entre les groupes pour voir où sont les difficultés. L'autre intérêt du travail en groupe, c'est que je répartiss plus en plus les axes de lecture entre les groupes, tout le monde ne fait pas la même chose. Ainsi, ils doivent partager avec les autres ce qu'ils ont trouvé, compris. Les autres sont beaucoup plus durs avec l'orateur que le professeur qui comprend à demi-mot ce qui a voulu être dit. Quand on s'adresse à ses pairs, il faut être clair car ils ne vous laissent rien passer. Cette présentation peut être une préparation à un travail écrit qu'ils feront ensuite, mais qui sera le résultat d'un échange.

✚ Le dernier point, qui est un corollaire à tous, consiste à ménager la progression à tous points de vue, dans la difficulté des supports, dans la difficulté des questions posées, dans la longueur des réponses demandées, de manière à ce que, petit à petit, tout cela fasse avancer l'élève. Lorsque l'élève est capable d'analyser ses émotions ou certains éléments, sur un ouvrage de littérature jeunesse et, j'allais même dire en étant très provocante, sur un ouvrage de « sous littérature » - je vous ferai part d'une anecdote ensuite - il est alors capable de transposer. L'anecdote concerne une de mes élèves de l'an dernier, en rupture scolaire et dans la provocation la plus totale, elle m'avait dit haut et fort que je ne lui ferai jamais lire une seule ligne parce qu'elle, elle lisait des livres pour adultes. Je l'ai interrogé sur ces livres pour adultes et il s'agissait de la collection Harlequin. Au 1^{er} « coup de cœur, coup de griffes », elle n'a rien lu. Pour le 2^{eme}, je l'ai persuadée de rendre compte d'une de ces lectures d'Harlequin. Elle a lu de manière expressive un passage, elle l'a fait partager à ses camarades et elle a été capable de dire pourquoi elle choisissait cela. La même, quelques mois plus tard, m'a dit avec beaucoup de fierté et de provocation: « Mais vous avez vu, *Claude Gueux*, je l'ai lu ». Ce que je veux dire c'est qu'il ne faut rien exclure, sinon nous renvoyons d'un côté la lecture que l'on peut faire à la maison, et là nous n'avons aucune prise, pour les amener aux œuvres riches et complexes. Cela me paraît fondamental que face à des adolescents, les professeurs fassent entrer toutes les formes de livres, sans discrédit, en disant seulement que l'on ne va pas avoir la même démarche avec chacun d'entre eux, mais qu'il y existe des démarches transposables.

Corinne ABENSOUR

Nous allons poursuivre sur les élèves, sur la façon de faire lire avec Françoise Girod qui nous parlera d'un public d'adolescents pour qui la distinction citée au début, jeunes adultes ou teenagers est particulièrement pertinente. Finalement ce sont des lecteurs dans des lycées professionnels qui, par leur âge, se rapprochent du public adulte mais dont la compétence de lecture rend difficile l'accès à une littérature visant un public adulte et pour qui la littérature jeunesse s'avère donc utile. Il est intéressant d'aborder cette notion alors que les programmes remettent en question la place de la littérature jeunesse.

Françoise Girod

Le lycée professionnel est-il un lieu particulier ?

Je poserais trois questions :

- ✚ En quoi est-ce que ces presque adultes - de 15 à 23 ans - sont-ils si différents des élèves du lycée général ou technologique ?
- ✚ Sont-ils de si mauvais lecteurs, et quand ils lisent, que lisent-ils ?
- ✚ Existente-t-il des pratiques pédagogiques que les professeurs, souvent démunis, peuvent mettre en place pour les faire devenir de vrais lecteurs ?

Effectivement, c'est un profil un peu particulier, cela fait longtemps que l'on entre plus au lycée professionnel par goût de préparer un métier manuel, mais tout simplement parce que l'on est en échec au collège et que l'on n'est pas admis au lycée général ni technologique. C'est un échec de l'écriture et de la lecture très souvent. Ce sont des élèves qui ont construit un rapport très difficile à la lecture et à l'écriture. C'est un public aussi très hétérogène, certains viennent de SEGPA et sont en grande difficulté de lecture alors que d'autres ont fait deux secondes et sont deux très bons lecteurs. Nous avons donc deux publics. Pour les uns, ce n'est pas qu'ils n'ont pas le goût de lire, c'est qu'ils ne peuvent pas lire. Là, le rôle du professeur est de leur donner la possibilité de devenir des lecteurs. Les bons lecteurs eux, ne lisent pas tout à fait ce qui est prescrit par l'école et c'est pour ça que qu'ils ne pensent pas être lecteurs parce que d'après eux, ce qu'ils lisent ne sera pas validé par l'école.

J'ai demandé à un de mes stagiaires de poser des questions dans sa classe qui est une 1^{ère} Bac Pro Comptabilité. Ils lisent plutôt BD, l'un d'eux dit lire Tintin, mais la plupart d'entre eux ont mis de la mauvaise volonté pour répondre à la question. Une élève a cité Salut et liberté de Fred Vargas, un autre, Matin Brun, parce qu'il l'a étudié à l'école l'an dernier. Sinon les filles de BEP Secrétariat disent lire des magazines féminins. Le professeur rajoute : « Voilà tout ce que j'ai pu avoir comme renseignements, c'est un peu déprimant. » Il se trouve complètement déconcerté par les réponses de ses élèves.

Un très bon article est paru dans la revue le *Français aujourd'hui* qui a essayé de répertorier ce que lisaient les élèves de collège et de lycée, et ça se retrouve au lycée professionnel. Les filles lisent beaucoup plus que les garçons et elles veulent lire des histoires « vraies », sur la vraie vie. Ils ont des postures de lecture qui sont identificatoires, référentielles, mais pas des postures de prise de distance, ça c'est à l'école de les créer. Les garçons lisent de la science-fiction, de l'horreur. Tous lisent beaucoup de fantasy. Mais ils se sentent illégitimes dans ces lectures, parce qu'elles ne sont pas abordées à l'école. Il y a une autre particularité du LEP, c'est que les filières professionnelles n'entretiennent pas toutes le même rapport à la lecture. Ce n'est pas la même chose de faire lire des élèves qui préparent un bac pro hôtellerie restauration ou un CAP de maçonnerie. Et les professeurs eux-mêmes rentrent dans des rapports à lecture différents selon les filières. Nous n'avons pas les mêmes exigences, nous ne mettons pas les mêmes choses en pratique. Il faut dire aussi, que la formation des professeurs de LEP n'est pas une formation initiale de professeur de lettres. Les statistiques en témoignent : ce sont surtout des professeurs d'histoire géographie. Or, les historiens ont une conception de la lecture qui n'est pas la même que celle des littéraires. Pour eux, même un livre patrimonial est un témoignage. Ils vont proposer un corpus un peu différent, le programme les y entraînant d'ailleurs un peu puisqu'on a maintenant des axes de lectures qui sont très ancrés dans la société. Pour les CAP, s'insérer dans la société, se construire comme individu. Donc cela va influencer sur les pratiques et le choix des corpus. La pratique de l'œuvre intégrale est importante en LEP, cela désarçonne beaucoup les professeurs. Leur première réussite est de faire acheter le livre aux élèves. Faire acheter un livre dans un LEP peut parfois s'avérer très difficile. C'est souvent un désarroi pour les jeunes professeurs qui s'aperçoivent le jour où les élèves auraient dû finir de lire, qu'ils ne l'ont pas acheté. Cet achat leur paraît peu important, on ne dépense pas de l'argent pour acheter un livre.

Alors, soit nous choisissons des textes faciles d'accès, mais souvent les professeurs ne savent pas quoi en faire en classe. Soit ils choisissent des œuvres patrimoniales courtes : il y a eu une période par exemple en LEP où l'on ne lisait plus que des nouvelles de Maupassant.

Il faut trouver d'autres pratiques. Renoncer à l'exhaustivité en s'accrochant à des projets de lecture, par exemple la liaison lire/écrire, faire écrire pour faire lire, quand les élèves écrivent, ils ont envie de lire, y compris des œuvres d'auteurs. Passer par d'autres littératures, la lecture à haute voix. Travailler sur leur expérience : par exemple les élèves de BEP sanitaire et social, qui vont être assistant en école maternelle, ont l'habitude de travailler les albums de littérature jeunesse pour aller les lire dans les classes des écoles maternelles...

C'est un peu difficile et très patrimonial, certes. Il ne faut pas que le livre ne soit trop long. En revanche, la lecture cursive, permet d'aborder avec les élèves des œuvres beaucoup plus longues. D'où la place de la littérature contemporaine et de la littérature jeunesse en LEP.

La littérature contemporaine permet de faire un lien, je pense par exemple à Contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary qui permettra de travailler des extraits de l'œuvre de Flaubert. Il s'agit alors d'abord de l'étude d'une œuvre de littérature contemporaine comme étude d'œuvre intégrale puis nous pouvons travailler sur des groupements de textes autour d'œuvres plus patrimoniales.

Certains de nos professeurs ont travaillé Les raisins de la galère de Ben Jelloun avec l'écriture de soi. Des élèves qui ont lu Effroyables jardins et qui ont travaillé les portraits de pères dans la littérature chez Balzac, Chateaubriand, Kafka. D'autres encore qui ont lu Neige de Maxence Fermine, qui est un texte très poétique. Ils ont ensuite travaillé des groupements de textes sur la poésie. La bataille est menée mais pas encore gagnée en LEP, car les professeurs ont peur de la littérature contemporaine qui leur semble également peu légitime.

La littérature de jeunesse est très peu connue en LEP car elle était considérée comme de la lecture réservée à l'école primaire et au collège. Elle entre depuis peu, surtout avec le développement de cette littérature pour jeunes adultes qui est très porteuse et qui va les intéresser. Le problème de la littérature de jeunesse, est qu'elle s'adresse à un public jeune. Il est alors difficile de la proposer à de jeunes adultes. D'où l'intérêt de cette littérature qui leur est consacrée. Elle permet de désacraliser, de faire entrer dans la lecture. Je pense par exemple à La Seine était rouge de Leila Sebbar. Cet ouvrage est considéré comme de la littérature jeunesse, alors qu'elle est, selon moi, de la vraie littérature qui peut faire l'objet d'un vrai travail en classe ou encore Parvana, une enfance en Afghanistan, qui est tout à fait passionnant, mais derrière lequel il est écrit à partir de 11 ans. J'irai même plus loin en parlant de l'album par exemple. Je mentionnais tout à l'heure nos élèves de BEP qui vont écrire des albums pour aller les lire dans des écoles maternelles. Je me suis demandé si on ne pouvait pas aller plus loin, et si on ne pouvait pas passer par des albums en BEP ou CAP maçonnerie. Par exemple, L'agneau qui ne voulait pas être un mouton de Didier Jean, avait été mis en relation dans des travaux avec Iphigénie ou Matin Brun. Je pense que les albums de Ponti, L'arbre sans fin, par exemple, comme tous les albums en général, sont suffisamment riches pour être susceptibles d'ouvrir à d'autres lectures. Le tout est de faire passer la lecture de l'album - qui est catalogué comme livre pour bébé - avec des adultes. Si le professeur propose un réseau, je pense que c'est possible. La rencontre avec les auteurs est importante aussi, écrire aux auteurs, les faire venir dans les classes, immédiatement ça désacralise, ça déscolarise et donc quelque part ça la rescolarise parce que ça donne l'autorisation de lire autre chose que les nouvelles de Maupassant.

Conclusion d'une des deux éditrices

Les livres de jeunesse sont de plus en plus beaux, sophistiqués, que ce soit des livres qu'on appelle « gris » avec beaucoup de textes ou qui ont des compositions, des formes particulières. Ce n'est que le début car à mon avis cela va se renforcer. Plus la lecture fonctionnera sur le virtuel, plus le livre prendra une importance phénoménale et deviendra un objet valorisé.

...